**Gérard de Nerval,**

**« Une allée du Luxembourg », *Odelettes*, 1832**

Elle a passé, la jeune fille,
Vive et preste comme un oiseau ;
A la main une fleur qui brille,
A la bouche un refrain nouveau.
C’est peut-être la seule au monde
Dont le cœur au mien répondrait ;
Qui, venant dans ma nuit profonde,
D’un seul regard l’éclairerait !...
Mais non, - ma jeunesse est finie...
Adieu, doux rayon qui m’a lui, -
Parfum, jeune fille, harmonie...
Le bonheur passait, - il a fui !

**Baudelaire,**

 **« À une Passante », *Les Fleurs du mal*, 1857**

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

**Tristan Corbière,  « Bonne fortune et fortune », *Les Amours jaunes*, 1873**

*Odor della feminità*

Moi, je fais mon trottoir, quand la nature est belle,

Pour la passante qui, d’un petit air vainqueur,

Voudra bien crocheter, du bout de son ombrelle,

Un clin de ma prunelle ou la peau de mon cœur…

Et je me crois content – pas trop – mais il faut vivre :

Pour promener un peu sa faim, le gueux s’enivre…

Un beau jour – quel métier ! – je faisais comme ça,

Ma croisière.  – Métier !... – Enfin, elle passa

Elle qui ? – La Passante ! Elle, avec son ombrelle !

Vrai valet de bourreau, je la frôlai… mais Elle

Me regarda tout bas, souriant en dessous,

Et… me tendit sa main, et…

m’a donné deux sous. (*Rue des Martyrs)*

**Jules Laforgue , « Complainte de la bonne défunte »*, Les Complaintes*, 1885.**

Elle fuyait par l'avenue,

Je la suivais illuminé,

Ses yeux disaient : « J'ai deviné

Hélas ! que tu m'as reconnue»

 Je la suivis illuminé !

Yeux désolés, bouche ingénue,

Pourquoi l'avais-je reconnue,

Elle, loyal rêve mort-né !

Yeux trop mûrs, mais bouche ingénue

Œillet blanc, d'azur trop veiné ;

Oh ! oui, rien qu'un rêve mort-né,

Car, défunte elle est devenue.

Gis, œillet, d'azur trop veiné,

La vie humaine continue

Sans toi, défunte devenue.

- Oh ! je rentrerai sans dîner !

Vrai, je ne l'ai jamais connue.

**Guillaume Apollinaire,**

**« Rosemonde »,*Alcools*, 1913**

 *A André Derain*

Longtemps au pied du perron de

La maison où entra la dame

Que j’avais suivie pendant deux

Bonnes heures à Amsterdam

Mes doigts jetèrent des baisers

Mais le canal était désert

Le quai aussi et nul ne vit

Comment mes baisers retrouvèrent

Celle à qui j’ai donné ma vie

Un jour pendant plus de deux heures

Je la surnommai Rosemonde

Voulant pouvoir me rappeler

Sa bouche fleurie en Hollande

Puis lentement je m’en allai

Pour quêter la Rose du Monde

**\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_**

**Antoine Pol , « Les passantes »,**

***Emotions poétiques*, 1918**

Je veux dédier ce poème

A toutes les femmes qu'on aime

Pendant quelques instants secrets

A celles qu'on connaît à peine

Qu'un destin différent entraîne

Et qu'on ne retrouve jamais

A celle qu'on voit apparaître

Une seconde à sa fenêtre

Et qui, preste, s'évanouit

Mais dont la svelte silhouette

Est si gracieuse et fluette

Qu'on en demeure épanoui

A la compagne de voyage

Dont les yeux, charmant paysage

Font paraître court le chemin

Qu'on est seul, peut-être, à comprendre

Et qu'on laisse pourtant descendre

Sans avoir effleuré sa main

A la fine et souple valseuse

Qui vous sembla triste et nerveuse

Par une nuit de carnaval

Qui voulut rester inconnue

Et qui n'est jamais revenue

Tournoyer dans un autre bal

A celles qui sont déjà prises

Et qui, vivant des heures grises

Près d'un être trop différent

Vous ont, inutile folie,

Laissé voir la mélancolie

D'un avenir désespérant

A ces timides amoureuses

Qui restèrent silencieuses

Et portent encor votre deuil

A celles qui s'en sont allées

Loin de vous, tristes esseulées

Victimes d'un stupide orgueil.

Chères images aperçues

Espérances d'un jour déçues

Vous serez dans l'oubli demain

Pour peu que le bonheur survienne

Il est rare qu'on se souvienne

Des épisodes du chemin

Mais si l'on a manqué sa vie

On songe avec un peu d'envie

A tous ces bonheurs entrevus

Aux baisers qu'on n'osa pas prendre

Aux coeurs qui doivent vous attendre

Aux yeux qu'on n'a jamais revus

Alors, aux soirs de lassitude

Tout en peuplant sa solitude

Des fantômes du souvenir

On pleure les lèvres absentes

De toutes ces belles passantes

Que l'on n'a pas su retenir